



J. M. Moreau le Jeune Del. Vallerey Sculp.
François Pizarre assassiné par une troupe de Conjurés.
Liv. VII.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS
DANS LES DEUX INDES,

PAR G. T. RAYNAL.

NOUVELLE ÉDITION,
CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'APRÈS LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES
DE L'AUTEUR;

Précédée d'une Notice biographique et de Considérations sur les écrits
de RAYNAL, par M. A. JAY; et terminée par un volume supplémen-
taire contenant la situation actuelle des colonies, par M. PEUCHET.

TOME QUATRIÈME.

C

Un.
Biblioteca Valverde y Teller

PARIS,

AMABLE COSTES ET C.^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

DE BEAUNE, N° 2, FAUBOURG SAINT-GERMAIN

1820.



Capilla Alfonsina
Biblioteca Universitaria



FONDO EMETERIO
UNIVERSIDAD DE NUEVO LEÓN
Biblioteca Valverde y Teller

43545

D22
R272
v.4
1820-26



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ



Capilla Alfonsina
Biblioteca Histórica

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS
DANS LES DEUX INDES.

LIVRE SEPTIÈME.

CONQUÊTE DU PÉROU PAR LES ESPAGNOLS. CHANGEMENTS ARRIVÉS
DANS CET EMPIRE DEPUIS QU'IL A CHANGÉ DE DOMINATION.

Je ne me suis pas proposé d'être le panégyriste des conquérans de l'autre hémisphère. Mon jugement ne s'est point laissé corrompre par l'éclat de leurs succès au point de me dérober et leurs injustices et leurs forfaits. J'écris l'histoire, et je l'écris presque toujours les yeux baignés de larmes. L'étonnement a quelquefois succédé à la douleur. J'ai été surpris qu'aucun de ces farouches guerriers n'ait préféré la voie si sûre de la douceur et de l'humanité, et qu'ils aient tous mieux aimé se montrer comme des tyrans que comme des bienfaiteurs. Par quel aveuglement étrange n'ont-ils pas senti qu'en dévastant les contrées dont ils s'emparaient, ils se nuisaient à eux-mêmes, et qu'ils renonçaient par leur cruauté à une posses-

1.
Peut-on applaudir aux conquêtes des Espagnols dans le Nouveau-Monde?

006602

sion plus tranquille et plus lucrative? On assure que dans les contrées où l'homme n'avait point encore paru, les animaux les plus timides s'approchèrent de lui sans frayeur. On ne me persuadera jamais qu'au premier aspect de l'Européen, l'homme sauvage ait été plus farouche que les animaux. Ce fut sûrement une fatale expérience qui l'instruisit du péril de cette familiarité.

Quoi donc! les nations seront-elles plus cruelles entre elles que les souverains les plus oppresseurs envers leurs sujets? Les sociétés dévoreront donc les sociétés! l'homme sera plus méchant que le tigre! la raison ne lui aura été donnée que pour lui tenir lieu de tous les instincts malfaisants! et ses annales ne seront que les annales de sa perversité! O Dieu! pourquoi as-tu créé l'homme? pourquoi l'as-tu créé? Ignorais-tu que pour un instant où tu pourrais regarder ton ouvrage avec complaisance, cent fois tu en détournerais ton regard? Les atrocités que les Espagnols devaient commettre dans le Nouveau-Monde auraient-elles échappé à ta prévoyance?

Ici vont se développer des scènes plus terribles que celles qui nous ont fait si souvent frémir. Elles se répéteront sans interruption dans les immenses contrées qui nous restent à parcourir. Jamais, jamais le glaive ne s'émoussera; et l'on ne le verra s'arrêter que lorsqu'il ne trouvera plus de victimes à frapper.

Extravagan-

Ce sera encore Colomb qui ouvrira la carrière.

Ce grand homme avait successivement visité tout l'archipel américain, lorsqu'à son troisième voyage il découvrit, le premier août 1498, le continent du Nouveau-Monde, et en parcourut les côtes aujourd'hui connues sous la dénomination de *Paria* et de *Cumana*.

ces et cruautés qui marquent les premiers pas des Espagnols dans l'Amérique méridionale.

Les mémoires très-exacts et très-détaillés que l'immortel navigateur avait fait passer à la cour furent communiqués à Alonzo-Ojeda, qui, se trainant sur une route déjà tracée, parcourut l'année suivante quelques rivages de plus que son fidèle guide, et arriva jusqu'au cap Vêla. Avec lui s'était embarqué le Florentin Améric-Vespuce, qui, à son retour en Europe, publia la première relation qu'eût eue le public sur ces régions inconnues. L'ouvrage était si agréablement écrit, il était tissu avec tant d'art, que le nom de son auteur devint abusivement celui de l'hémisphère dont il avait donné quelque connaissance.

Ce que l'adroit Italien avait dit des richesses accumulées sur les plages qu'il avait reconnues détermina Nigna à y faire un voyage comme simple négociant. Son avidité ne fut pas trompée. Son expédition lui valut assez d'or et assez de perles pour encourager l'avarice de ses compatriotes, alors leur passion dominante.

Après lui entra, en 1500, dans la carrière, Vincent Yanez-Pincon, qui, ainsi qu'Ojeda, ainsi que Nigna, était un des élèves de l'amiral. Il fut le premier des Espagnols qui passa la ligne, le

premier qui vit l'embouchure de l'Amazone. L'histoire se tait sur ses autres aventures, qui vraisemblablement n'eurent rien de remarquable.

Entre les voyages qui se multipliaient de jour en jour; et que des motifs divers faisaient entreprendre, il faut distinguer le dernier de Colomb, dont le but était de découvrir la communication qu'il supposa toujours exister entre l'Océan atlantique et un autre Océan qui devait aboutir aux Indes orientales. Pour la trouver il rangea, en 1502, les côtes le plus près qu'il était possible. Il touchait à tous les lieux qui étaient accessibles; et, contre la pratique des autres navigateurs, qui se conduisaient dans les terres qu'ils visitaient comme n'y devant jamais revenir, il traitait les peuples avec des égards qui lui conciliaient leur affection. Le golfe de Darien l'occupa plus particulièrement. Il prenait les rivières qui s'y jettent pour le grand canal qu'il cherchait à travers des périls si éminents, avec de si excessives fatigues. Déchu de ses espérances, il voulut laisser une petite colonie sur la rivière de Belem dans le pays de Veragua. L'avidité, l'orgueil, la barbarie de ses compagnons lui ravirent la satisfaction de former le premier établissement européen dans le continent du nouvel hémisphère.

Quelques années s'écoulèrent encore sans que les Espagnols se fixassent sur aucune plage. Comme ces aventuriers ne recevaient du gouvernement que la permission de faire des découvertes, il ne

leur tombait pas dans l'esprit de s'occuper de culture ou de commerce. La perspective des fortunes éloignées qu'on aurait pu faire par ces voies sages était trop au-dessus des préjugés de ces temps barbares. Il n'y avait que l'appât du gain présent qui pût pousser les hommes à des entreprises aussi hardies que l'étaient celles de ce siècle. L'or seul les attirait au continent de l'Amérique, et faisait braver les dangers, les maladies et la mort qu'on rencontrait sur la route, à l'arrivée ou dans le retour; et, par une terrible, mais juste vengeance, la barbarie et la cupidité européennes, épuisant à la fois d'habitans les deux hémisphères, à la destruction des peuples dépouillés joignaient celle des peuples brigands et meurtriers.

Ce ne fut qu'en 1509 qu'Ojeda et Nicuessa formèrent, mais séparément, le projet de faire des conquêtes solides et durables. Pour les affermir dans leur résolution, Ferdinand donna au premier l'espace qui s'étend depuis le cap Véla jusqu'au milieu du golfe d'Uraba, et qu'on nomma *nouvelle Andalousie*; il donna au second le pays qui sépare le golfe d'Uraba de Gracias-a-Dios, et qui reçut le nom de *Castille-d'Or*. L'un et l'autre devaient en débarquant annoncer aux peuples les dogmes de la religion chrétienne, et les avertir du don que le pontife de Rome avait fait de leur pays au roi d'Espagne. Si ces sauvages refusaient de courber un front docile sous ce double joug, on était autorisé à les poursuivre par le fer et par

le feu, et à réduire à l'esclavage les nations entières.

Et c'est le chef de la plus sainte des religions qui donne à autrui ce qui ne lui appartient pas ! et c'est un souverain chrétien qui l'accepte ce don ! et ces conditions stipulées entre eux sont la soumission au monarque européen ou l'esclavage, le baptême ou la mort. Sur le simple exposé de ce contrat inouï on est saisi d'une telle horreur, que l'on prononce que celui qui ne la partage pas est un homme étranger à toute morale, à tout sentiment d'humanité, à toute notion de justice, qui ne mérite pas qu'on raisonne avec lui. Pontife abominable ! et si ces contrées dont tu disposes ont un légitime propriétaire, ton avis est donc qu'on l'en dépouille ? si elles ont un légitime souverain, ton avis est donc que ses sujets lui soient infidèles ? si elles ont des dieux, ton avis est donc qu'elles soient impies ? Prince stupide, et tu ne sens pas que les droits qu'on te confère, on se les arroe ; et qu'en les acceptant, tu abandonnes ton pays, ton sceptre et ta religion à la merci d'un ambitieux sophiste, du machiavéliste le plus dangereux.

Mais il était plus aisé d'accorder ces absurdes et atroces privilèges que d'en faire jouir les superstitieux, les barbares aventuriers qui les avaient sollicités. Les Indiens se refusèrent à toute liaison avec des étrangers avides, qui menaçaient également leur vie et leur liberté. Les armes ne furent

pas plus favorables aux Espagnols que leurs perfides caresses. Les peuples du continent, accoutumés à se faire mutuellement la guerre, les reçurent avec une audace inconnue dans les îles qu'on avait si facilement conquises. Des flèches empoisonnées pleuvaient sur eux de toutes parts ; et aucun de ceux qui en étaient percés n'échappait à une mort plus ou moins affreuse. Aux traits lancés par l'ennemi se joignirent bientôt d'autres causes de destruction, des naufrages inévitables dans des parages inconnus, un défaut de subsistances presque continuel sur des contrées entièrement incultes, les maladies particulières à ce climat, le plus malsain de l'Amérique. Ojeda n'échappa aux calamités qui lui avaient ravi la plupart de ses compagnons que pour finir ses jours dans une si grande misère, qu'il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. Nicuessa fut encore plus malheureux. Une mort vraisemblablement affreuse termina une vie remplie d'humiliations. Ses soldats, mécontents de lui, le jetèrent avec ses treize confidens, ou, comme on les appelait, ses complices, dans un mauvais bâtiment dont on n'entendit plus parler. Son établissement de Nombre de Dios eut peu de durée ; mais la colonie que son rival avait élevée à Saint-Sébastien tomba encore plus rapidement.

A peine le féroce fondateur de cette bourgade avait expiré, que le peu qui y restait d'Espagnols, plongés dans plus d'infortunes qu'on ne saurait

dire, formèrent le projet d'abandonner le nouveau continent. Ils se disposaient à s'embarquer lorsque Vasco Nugnès de Balboa vint relever leur courage et leurs espérances. Cet aventurier, poursuivi pour dettes dans l'île espagnole, trouva le moyen de s'embarquer secrètement. Lorsqu'il se fit voir, Enciso, qui commandait le bâtiment, assura qu'il jetterait sur quelque désert un débiteur insolvable, que les lois condamnaient à mort pour avoir voulu se soustraire à ses créanciers. Cette menace ne fut pas exécutée, et l'on aborda à Saint-Sébastien.

Il n'y restait qu'un très-petit nombre de soldats, tous également atterés par les malheurs qu'ils avaient éprouvés, par ceux qu'ils prévoyaient. Balboa gagna leur confiance, et les conduisit à la rivière de Darien, où ses voyages lui avaient appris que les vivres étaient abondans, que l'usage des flèches empoisonnées était inconnu, que les riches métaux étaient fort communs. Ils dissipèrent aisément un corps de cinq à six cents sauvages qui tenta de s'opposer au débarquement; et sur les cabanes de ces Américains fut élevée une colonie espagnole, qui reçut le nom de *Sainte-Marie-l'Ancienne*.

III.
On donne
aux Espa-
gnols la pre-
mière con-
naissance du
Pérou.

Tandis que les aventuriers, dont les forces étaient épuisées, travaillaient à mettre en défense le nouvel établissement, Balboa, suivi de ceux qui avaient conservé toute leur vigueur, parcourait les contrées voisines avec tant de succès, qu'il

se fit livrer en très-peu de temps assez de grains d'or pour que le quint du gouvernement s'élevât à trois cents marcs. Un jour que ces brigands étaient sur le point de s'arracher les entrailles pour une faible partie de ce premier des métaux, un jeune cacique repoussa la balance où l'on pesait ce qu'il en avait porté en tribut. « Si c'est, « leur dit-il avec dédain, pour une chose si « inutile que vous avez quitté votre patrie, que « vous dévastez la moitié du globe, que vous « vous baignez dans le sang de tant de peuples, « je vous conduirai dans une région où cet objet « de votre admiration et de vos désirs est si com- « mun, qu'il y est employé aux plus vils usages. « Un nouvel Océan, qui n'est éloigné que de six « journées du lieu qui nous rassemble, vous con- « duira dans cet empire si florissant; mais pour « l'asservir il faudra de beaucoup plus grandes « forces que celles que je vois ici. » Ces paroles furent proférées avec tant d'assurance, qu'aucun de ceux auxquels elles étaient adressées ne forma le moindre doute sur leur vérité. Tous se crurent assurés d'une fortune sans bornes. Balboa vit, de plus que ces âmes intéressées, une voie infaillible pour se faire un nom immortel.

Bientôt cet homme, distingué par sa vaillance dans un siècle même où elle était généralement poussée à l'excès, se mit à la tête de cent quatre-vingt-dix de ses compagnons pour remplir leurs vœux et les siens. Du lieu d'où s'élançait la troupe,

jusqu'au lieu où elle devait arriver, on ne comptait que soixante milles. Mais tels étaient les obstacles qu'on eut à surmonter, que ce ne fut pas trop de vingt-cinq jours pour les vaincre, sans perdre un moment. Balboa, armé de toutes pièces, à la manière de l'ancienne chevalerie, avança assez loin dans la mer du Sud. *Spectateurs des deux hémisphères*, s'écria ce barbare, *vous êtes témoins que je prends possession de cette partie de l'univers pour la couronne de Castille : ce que mon bras lui a donné, mon épée saura le défendre.* Déjà la croix était plantée sur la terre ferme, et le nom de Ferdinand gravé sur l'écorce de quelques arbres.

Ces cérémonies donnaient alors aux Européens le domaine de toutes les contrées du Nouveau-Monde où ils pouvaient porter leurs pas sanglans. Ainsi l'on se crut en droit d'exiger des peuples voisins un tribut en perles, en métaux, en subsistances. Tous les témoignages se réunirent pour confirmer ce qui avait été dit d'abord des richesses de l'empire qui fut appelé *Pérou*, et les brigands qui en méditaient la conquête reprirent la route du Darien, où ils devaient rassembler les forces qu'exigeait une entreprise si difficile.

Balboa s'attendait à conduire ce grand projet. Ses compagnons avaient placé en lui leur confiance. Il avait fait entrer dans les caisses publiques plus de trésors qu'aucun des autres aventuriers. Dans l'opinion publique, la découverte

qu'il venait de faire le plaçait presque à côté de Colomb. Mais, par un exemple de cette injustice et d'une ingratitude si commune dans les cours, où le mérite ne peut rien contre la protection; où un grand général est remplacé au milieu de ses triomphes par un homme inepte; où une favorite dissipatrice et rapace dépose un ministre économe de la finance; où le bien général et les services rendus sont également oubliés, et où les révolutions dans les grandes places de l'état deviennent si souvent des sujets de joie et de plaisanterie, Pedrarias fut choisi pour le remplacer. Le nouveau commandant, également jaloux et cruel, fit arrêter son prédécesseur, ordonna qu'on lui fit son procès, et lui fit ensuite trancher la tête. Par ses ordres, ou de son aveu, ses subalternes pillaient, brûlaient, massacraient de toutes parts, sans distinction d'alliés ou d'ennemis; et ce ne fut qu'après avoir détruit trois cents lieues de pays qu'en 1518 il transféra la colonie de Sainte-Marie sur les bords de l'Océan pacifique, dans un lieu qui reçut le nom de *Panama*.

Quelques années s'écoulèrent sans que cet établissement pût remplir les hautes destinées auxquelles il était appelé. Enfin trois hommes nés dans l'obscurité entreprirent de renverser à leurs frais un trône qui subsistait avec gloire depuis plusieurs siècles.

François Pizarre, le plus connu de tous, était fils naturel d'un gentilhomme d'Estramadoure.

iv.
Trois Espagnols entreprennent la conquête du Pérou sans aucun secours du gouvernement.